

La guerre vue et vécue par un enfant de six ans

Emile Schott

Avant-propos

L'auteur de cet article avait six ans en 1944 et ce sont ses souvenirs d'enfants qu'il raconte des années plus tard et qui sont par conséquent revisités. C'est ainsi qu'il évoque des chars « Tigre » à Pfaffenhoffen en novembre : soldats et civils voyaient des chars Tigre partout, alors que ceux-ci étaient assez rares. Pour la libération de Pfaffenhoffen, l'ennemi (la 256^e VGD) ne devait posséder que quelques Panzer IV.

Ces souvenirs n'en sont pas moins intéressants, comme lorsqu'il parle de sa découverte des Noirs (des hommes de couleur pour être politiquement correct) car on n'en voyait pas en Alsace à l'époque, les occupants nazis faisant d'ailleurs peur aux Alsaciens en décrivant les soldats noirs comme des violeurs violents, ou encore lorsqu'il décrit l'évacuation des habitants de la Walck, en particulier en janvier 1945. En effet, si l'évacuation des Alsaciens en septembre 1939 est maintenant bien documentée, car préparée, il n'en est pas de même pour celles de janvier 1945 qui furent improvisées. Par conséquent, le chercheur découvre les lieux d'accueil au hasard des récits. C'est le cas de Troussey (Meuse), moins de 500 habitants aujourd'hui, 399 il y a 20 ans, moins certainement en 1945.

La première évacuation, début janvier, fut la conséquence de la dernière offensive de Hitler sur le front Ouest, ou Opération Nordwind, déclenchée le soir du 31 décembre sur l'est de la Lorraine et le nord de l'Alsace, avec pour objectif l'élimination des forces ennemies dans ces secteurs ainsi que la reprise de l'Alsace et donc celle de Strasbourg, ville emblématique, ce qui aurait mis en danger le gouvernement provisoire du général de Gaulle et, éventuellement l'arrivée au pouvoir des communistes, entraînant la dislocation de la coalition alliée. Hitler se serait alors trouvé en bonne position pour négocier une paix séparée à l'ouest avant d'affronter l'offensive russe à l'est. Les habitants qui avaient accueilli favorablement les Américains, comme la 45^e DIUS à la Walck le 30 novembre, s'enfuirent dès le 1^{er} janvier, craignant les représailles. Sans moyen de transport, ils allèrent vers le sud et vers l'ouest, s'arrêtèrent quand ils le purent mais furent souvent contraints d'aller jusqu'à Saverne avant de trouver un point de chute.

Le secteur de Pfaffenhoffen se trouva à l'écart des combats violents qui firent rage dans les Vosges du nord, à Hatten-Rittershoffen ou encore dans la tête de pont au nord de Strasbourg de Drusenheim à Kilstett du 1^{er} au 19 janvier. Mais, le 20 janvier, ces combats restaient sans issue. Aussi la 7^e armée US reçut-elle l'ordre de cesser toute offensive et de se replier sur la rive droite de la Moder jusqu'au Rhin. Les Alliés n'avaient pas les moyens, en hommes comme en matériel, d'entretenir deux fronts à la fois. Eisenhower avait ordonné de transférer désormais l'effort de guerre au sud de Strasbourg : Il fallait libérer la Poche de Colmar avant de pouvoir lancer l'offensive finale de printemps.

La situation devint dramatique pour les habitants de la Walck, située sur la rive gauche de la Moder, qui fut réoccupée, tandis que ceux de Pfaffenhoffen, sur la rive droite, étaient toujours libres, bien que se trouver sur une ligne de front n'est guère enviable. Impossible d'aller à Saverne, la ville étant surpeuplée de réfugiés. C'est dans ces conditions que les Schott et leurs voisins trouvèrent un refuge dans la Meuse et que le petit Emile éprouva un véritable choc culturel : langue, culture, architecture, confort... , choc quelque peu compensé par la générosité des Meusiens.

La Poche de Colmar fut enfin libérée le 9 février mais les combats continuèrent dans l'indifférence générale au nord, en particulier à Oberhoffen-sur-Moder en février (tentative franco-américaine pour établir une tête de pont sur la Moder en vue d'une offensive vers la frontière). La libération du nord de l'Alsace fit partie de l'Opération Undertone, offensive générale sur l'ensemble du front du 15 au 19 mars dans notre secteur. La seconde libération de la Walck, le 15 mars, fut le fait du 143^e Régiment, 36^e DIUS, division originaire du Texas. La résistance ennemie fut particulièrement intense à Bitschhoffen, puis à Mietesheim. Les derniers combats en Alsace du nord eurent lieu le 19 mars. Puis ce fut le début de la campagne d'Allemagne. Dans ces conditions, on comprend mieux les hésitations des Walckois à regagner leur village.

Lise Pommois

Premiers souvenirs d'occupation

En 1944, j'avais 6 ans, le bruit des bottes des soldats de la Wehrmacht retentissait dans les rues de Pfaffenhoffen et de la Walck lorsque ces fiers guerriers se rendaient au stade de la Walck pour parader (à l'endroit de l'actuelle rue Neuve) et accomplir les exercices militaires.

Pour les célébrations solennelles du Grand et Eternel Reich, le terrain de football était aménagé pour la circonstance : estrade avec haut-parleurs, oriflammes, arc de triomphe, musique, discours, démonstrations de combat des militaires et de la jeunesse hitlérienne. La foule des grands jours se

pressait derrière les barrières du stade ; elle était venue sur ordre des autorités allemandes. Toute absence risquait de cataloguer les intéressés.

Les dimanches, les « gelbe Vögel » (les oiseaux jaunes, ainsi nommés à cause de leur uniforme jaune), hommes du parti nazi, faisaient la quête avec un tronc de maison en maison.

A la tombée de la nuit, la Feldgendarmerie patrouillait dans les rues pour vérifier si tout le monde avait occulté les lumières. Ma mère, qui travaillait durant la journée dans une fabrique de chaussures, faisait le ménage le soir et, inévitablement, ouvrait les volets. Une patrouille l'a menacée de sanctions en cas de récidive. La nuit, les rues étaient sans lumière.

La nourriture et l'habillement étaient rationnés et n'étaient délivrés que contre la remise de tickets appropriés. Ma mère allait à pied à Morschwiller, à travers la forêt de Ringeldorf, dans la famille de ma grand-mère, pour grappiller un peu de nourriture pour compléter les repas quotidiens. Nous élevions des poules, des lapins, une chèvre et une vache dont il fallait livrer le lait à la « Centrale ». Nous avions un jardin et plantions des légumes. La viande était une denrée rare. Celle dont je me souviens était le pot au feu du dimanche.

Les garçons du quartier (Hubert et Joseph Dager, Rémi Weydmann, Alphonse et Alfred Ritter, Gérard Jenn, Lucien et André Rieffel, un Meyer, un Kayser...) se rassemblaient au carrefour de la rue de Kindwiller, de la rue du Sandbuhl et de la rue du Rothbach. Nous jouions aux billes et à la marelle devant le grand portail de la propriété Holzberger (moulin-scierie), aujourd'hui A. Hammann.

A cette époque, il n'y avait pratiquement aucune voiture automobile ; seuls des habitants de Kindwiller passaient là, à pied ou en vélo. Ils travaillaient dans les fabriques de chaussures, dans les deux brasseries Moritz et Biedermann ou chez Léopold qui fabriquait des articles de ménage et des pièces pour l'armement. Seule exception : le boucher Burger de la rue des Tanneurs à Pfaffenhoffen passait là de temps en temps avec sa charrette et son attelage de chiens lorsqu'il allait abattre des bêtes à Kindwiller.



Usine
Léopold
Niedermöden
1^{er} décembre

Notre grande attraction et distraction en même temps était de compter à haute voix les avions des escadrilles de bombardiers alliés qui remplissaient régulièrement le ciel durant l'été 1944 ; ceci ne plaisait guère aux patrouilles de soldats allemands qui nous renvoyaient sèchement dans nos familles.

Le 3 août, lors de la moisson, j'ai assisté avec mes grands-parents à la préparation et au bombardement de la raffinerie de pétrole de Pechelbronn. A peine l'avion de reconnaissance avait-il « planté son sapin » que les bombardiers entrèrent en action et qu'aussitôt d'énormes volutes de fumée montèrent vers le ciel.

Lors de la récolte des pommes de terre à l'automne, des avions de chasse anglais attaquèrent la ligne de chemin de fer et l'usine d'articles métalliques Léopold à Niedermöden. Un des aviateurs a même lâché une rafale de mitrailleuse dans les champs. Ils rasaient les arbres des vergers près de la route de Bitschhoffen (actuellement le lotissement « Plein soleil »).



Pfaffenhoffen 2 décembre : char de la 45^e DIUS

Des avions bomba-daient presque quotidiennement les trains de matériel et de munitions qui sortaient du camp et dépôt de munitions de Neubourg, en bordure de la forêt de Haguenau, à 5 km de la Walck. C'est ainsi qu'un train, attaqué entre Niedermöden et la forêt, a été remorqué jusqu'à une voie de garage en gare de Pfaffenhoffen. Le lendemain dimanche, les habitants allèrent admirer l'épave de ce train pour se divertir. Soudain la sirène retentit : un avion de reconnaissance allié nous survolait, haut dans le ciel. Quelques instants plus tard, le reste de la meute était là. Tout le monde courut se mettre à l'abri. Avec Maman, nous avons fui à Niedermöden chez la famille Stierer, son oncle. Les avions passaient et repassaient en piqué en bombardant et mitraillant au-dessus de nos têtes. Des soldats allemands, servants d'une batterie anti-aérienne installée entre la maison et la rivière Moder, ont

déserté leur pièce pour se réfugier avec nous dans la cave de la grange. Des maisons brûlaient. Le calme revenu, nous avons décidé de rentrer à la Walck. La route principale qui longeait l'usine Léopold (cette usine a été complètement rasée en 2004) était recouverte d'une couche de verre provenant des vitres brisées des bâtiments. Il fallait faire vraiment attention où on posait les pieds. Des pompiers couraient partout. Nous étions sains et saufs.

En Alsace annexée, la fréquentation de l'école étant obligatoire à partir de 6 ans, il avait fallu se faire inscrire un jour de juin 1944. C'est ainsi que garçons et filles de la classe 1938, escortés par leurs parents, se rendirent à l'école communale. Ma mère m'avait fait la leçon : « Tu diras tes prénoms en allemand : Emil, Karl, August ». Ma réponse fut catégorique : « Je m'appelle Emile, Charles, Auguste ». Ma mère me fit comprendre qu'elle risquait des représailles si je ne me pliais pas à la règle des occupants allemands. Le premier jour de la rentrée d'octobre 1944, la

maîtresse allemande nous fit écrire une ardoise pleine de « i ». Notre scolarité allemande s'arrêta là, la maîtresse ayant quitté les lieux face au danger de l'avancée des Alliés.

Salle de classe 1944 Leutenheim



La libération de Pfaffenhoffen 30 novembre 1944

Le 26 novembre 1944, dernier dimanche du mois, dans l'après-midi, ô surprise !, une patrouille motorisée américaine remonte la rue de Kindwiller jusqu'à la maison Rappenacker (actuellement numéro 29). En un clin d'œil, les habitants ébahis sont dans la rue et entourent les véhicules. Ce n'est malheureusement qu'une brève apparition. Au bout de quelques instants, soldats et véhicules disparaissent en direction de Pfaffenhoffen et le doute s'installe dans l'esprit des Walckois.

La nuit suivante, des bruits de chars réveillent les riverains de la rue de Kindwiller qui constatent, derrière leurs volets, que ce sont des chars « Tigre » allemands. La bataille de la Moder va commencer, nous sommes aux premières loges. Pour la population il s'agit, de toute urgence, de trouver des abris sûrs. C'est ainsi que, de préférence, sont occupées les caves qui ont des dalles en béton pour plafond.

La vie dans les caves 1944-45



Avec ma mère, mon frère et mon grand-père, nous avons passé notre première nuit avec d'autres familles dans la cave de la maison Wolff située en retrait dans la rue de la Paix. Ma grand-mère, gravement malade, restait seule, alitée, à la maison.

La maison Wolff, en bordure nord du village, s'avéra trop exposée. De ce fait nous nous sommes retrouvés dans la cave de la maison de Victor Rieffel, nos voisins. Quelques familles voisines y étaient déjà entassées avec couvertures et oreillers. Les vasisas étaient protégés de l'extérieur par un tas de terre ou de fumier ; c'est pourquoi, tout près, se trouvaient un pic et une pelle afin de pouvoir dégager une sortie en cas de besoin.

Nous entendions les détonations d'obus dans le quartier. Recroquevillés, hommes, femmes et enfants priaient sans discontinuer et récitaient le chapelet tout en invoquant la protection de Dieu et des saints. Rien n'y fit. En un instant quelques obus tombèrent aussi sur la maison Rieffel et sur les maisons aux alentours. Abasourdis par le vacarme des explosions, nous ne voyions plus que les lueurs bleuâtres dans un nuage de poussière. Une fois les gravats et les éclats retombés, les pleurs et les cris prirent le relais. Quelques voisins vinrent nous tirer de ce tombeau ouvert, sans plafond ni escalier. Nos visages étaient noircis et, pour certains, dégoulinant de sang. Le grand-père Seppel Osswald était enseveli sous les décombres au niveau du couloir du rez-de-chaussée. Nous étions, paraît-il, le 30 novembre 1944.

Nous étions sortis vivants de la cave, mais où aller ? La bataille faisait rage. Les obus éclataient toujours autour de nous. Nous avons couru jusqu'à la

maison Meyer-Ritter, 6 rue du Rothbach. Surprise totale : un groupe de soldats allemands occupait la cave. Nous y sommes entrés malgré tout. Leur chef sortit pour se rendre compte de la situation. Durant cette brève absence, un soldat d'origine autrichienne nous supplia de lui donner des vêtements civils. Il ne voulait plus se battre. Personne n'osa prendre ce risque dans une situation si périlleuse. A son retour, le chef de groupe, revolver au point, d'un ton sec, ordonna à ses hommes de partir.

A peine le dernier fantassin allemand avait-il quitté la cave en direction de Kindwiller que les premiers commandos américains firent irruption dans la rue du Rothbach. Ils tirèrent plusieurs rafales dans la maison et y lancèrent des grenades. Nous étions blottis les uns contre les autres et criions : « Civils ! civils ! civils ! ». A notre grand désespoir, cela ne semblait pas convaincre nos libérateurs. Alors Maman cria « Vive la France ! » et les tirs cessèrent. On nous fit sortir de la cave pour constater notre bonne foi.



Des bombes sur le Val de Moder

Mon grand-père, voyant un énorme nuage de fumée s'élever des environs de notre maison, voulut rejoindre ma grand-mère, qui était toujours sur son lit d'agonie. Un soldat américain l'en empêcha en lui pointant une mitraillette sur le ventre. Dans leur retraite, les Allemands avaient incendié plusieurs fabriques de chaussures de la Walck.

Les fantassins américains progressèrent et, avec eux, arriva un interprète auquel nous avons pu expli-

quer notre situation. Notre abri ne nous paraissant pas sûr, nous le quittâmes en courant pour rejoindre la grande maison Kleinclaus, rue des Jardins (actuellement rue Neuve) dont la partie nord du premier étage était détruite. Nous sommes passés devant notre maison, 5 rue du Sandbuhl, et j'ai décidé d'y entrer. Maman portait mon petit frère Albert et elle a continué son chemin avec mon grand-père sans s'apercevoir de mon absence. Un char allemand, en position rue de la Paix, dans la partie découverte du terrain de football, continuait à tirer ses obus.

Ma grand-mère, très malade, avait le visage livide. Elle était seule dans son lit, dans une chambre dépourvue de fenêtres et de portes alors qu'on était au début de l'hiver. J'étais là devant elle, incapable de lui apporter la moindre aide, sans pouvoir soulager sa douleur ni sa peur. Il n'y avait qu'un peu d'eau en remède. C'était la guerre, il n'y avait pas de médicaments. Je n'avais que six ans et j'aurais tant voulu l'aider. Je m'agrippais à l'embrasure de la porte car, à chaque explosion, tout tremblait. Mon regard fixait ma grand-mère, digne dans son malheur.

Je ne sais combien de temps j'étais resté ainsi quand Georges Heinrich, du 5 rue du maire Schott, apparut devant moi dans l'embrasure de la fenêtre donnant sur la rue. Il fit un bond, me saisit et repartit avec moi par le même chemin. Dans la rue, il me prit la main et nous courûmes vers la maison Kleinclaus. La rue du maire Schott était coupée par un énorme trou d'obus. Pendant que les obus sifflaient au-dessus de nos têtes, mon sauveur me répétait de ne pas avoir peur. Nous avons rejoint les familles de notre quartier dans la cave et attendirent, crispés, la fin ou la délivrance. Combien de temps ce calvaire allait-il encore durer, cette incertitude de chaque instant présent ?

Les hommes revinrent de leur tournée et annoncèrent la mort de trois membres de la famille de Joseph Barth, tués par un obus dans une cave au coin de la rue d'Engwiller et de la rue de la Paix à 9h30, le 30 novembre.

Etait-ce le même jour ou le lendemain ? Toujours est-il qu'un soldat américain entra avec un carton de friandises inconnues pour nous, les enfants de la guerre. Les visages se décrispèrent un peu.

Pfaffenhoffen est libre mais la guerre continue

Ma grand-mère mourut le 10 décembre pendant les combats. Le menuisier Georges Johner fabriqua le cercueil, d'autres hommes creusèrent la tombe au cimetière. Ni sonneries de cloches, ni messe d'enterrement. Le curé Kapps prit le risque de se joindre à la famille et à quelques voisins pour porter ma grand-

mère au cimetière et l'y enterrer dignement au son des obus qui passaient au-dessus de nos têtes.

C'était la guerre, il n'y avait plus d'eau courante, seulement celle du puits, plus d'électricité, plus d'école, plus d'offices religieux, toutes les usines étaient arrêtées.

Les jours passèrent, semblables les uns aux autres, puis ce fut Noël. Des sapins furent érigés dans les caves avec les rares bougies qu'il fallait économiser car elles étaient la seule source de lumière avec les lampes à pétrole dont le stock s'épuisait. Avec la surpopulation des caves, les risques d'incendie étaient bien réels.

Notre vie s'écoulait entre les quelques instants passés à la maison pour nourrir volailles, lapins, vache et chèvre, et les longues nuits, terrés dans les caves encore sûres. Ces nuits étaient rythmées par la récitation du chapelet et les multiples invocations afin d'attirer la bienveillante protection de Dieu, protection ô combien nécessaire.

Les soldats américains s'étaient installés dans notre quartier. Dans la cour ouverte de la maison d'Eugene Kling, en face de chez nous, était stationné un camion de transmissions desservi par des soldats noirs que je n'osais pas approcher. C'était une découverte pour moi. Constatant que je ne comprenais pas leur langage, ils essayèrent de m'apprivoiser par des sourires et des gestes et en me présentant des friandises. Je finis par grimper les trois ou quatre marches pour accéder à l'intérieur mystérieux de leur véhicule. Au coin en friche de la rue de Kindwiller avec la rue du Rothbach, à côté de la maison Jenn, avait pris position un char que nous, les enfants, avons observé sous tous les angles. A côté, dans le hall de stockage du bois de la menuiserie Johner et du coin où était rangé l'autel de la Fête Dieu, la cuisine militaire de l'armée française, installée en 1939, a repris du service. Nous allions tous les matins chercher café et chocolat chaud avec du pain ou des biscottes de guerre. A midi, nous profitions également du surplus des repas des soldats. Nous n'étions pas difficiles : nos estomacs étaient calmés, ce qui était l'essentiel.

Un jour d'accalmie, circula de maison en maison un message peu rassurant, transmis par un soldat allemand qui avait séjourné à la Walck : « A minuit, les Allemands vont déclencher un tir d'artillerie de barrage sur la Walck ». C'était vraisemblable. Notre

*Repli
américain :
le pont sur
la Moder
est prêt à
sauter*



baluchon était prêt. La nuit venue, nous nous sommes regroupés chez Marie Wendling, notre voisine. Nous portions les mêmes habits de jour comme de nuit. Albert et moi étions couchés sous la table. Personne ne dormait. L'heure fatidique approchait ; nous gardions les yeux fixés sur le cadran de l'horloge, guettant le moindre bruit. Et oui, c'était donc vrai : au deuxième coup de minuit, le premier obus éclata, suivi de beaucoup d'autres. Notre instinct de survie nous conduisit jusqu'à la cave de la propriété Holzberger. Cette cave avait été sécurisée par l'armée française en 1939 dans le bâtiment à gauche de l'entrée. Le murmure habituel des occupants de la cave était brisé par l'éclatement des obus qui se rapprochaient et s'éloignaient au grand soulagement de tous, hommes, femmes et enfants. Nous attendions tous que le jour se lève : qu'allions-nous encore découvrir ?

20-21 janvier 1945 : les civils évacuent le secteur de Pfaffenhoffen

Une rumeur circula un jour et, d'après l'expression sur les visages des grandes personnes, nous sentions que quelque chose d'important allait se passer. C'était le 20 janvier et les Américains se repliaient au sud de la Moder. Une fois de plus nous subissions, mais que faire ?



*Repli de la 7^e
armée US qui
abandonne le
nord de l'Alsace
le 20-21 janvier
1945*

Une nouvelle angoissante traversa le village le dimanche matin 21 janvier : les époux Neu de la rue des Vosges avaient été tués par un obus dans leur chambre à coucher au courant de la nuit. Pressentant le pire, des familles commencèrent à partir vers le secteur sud-ouest de la Moder qui paraissait plus sûr. L'évacuation immédiate fut ordonnée : les ponts sur la Moder ne seraient ouverts que jusqu'à midi. Ensuite, tout passage serait interdit. Les troupes allemandes approchaient dangereusement.

Quel dilemme ! Il fallait éviter de se lamenter, ne pas perdre de temps mais agir tout de suite. Ma mère rassembla quelques affaires essentielles dans un drap et fixa le tout sur un petit traineau. Elle nous habilla chaudement, mon petit-frère Albert et moi-même. Avec couvertures et oreillers elle fabriqua un abri douillet pour mon frère dans la petite charrette (sans

doute la kutsche que tous les habitants possédaient à l'époque). Mon grand-père alla voir son neveu, Joseph Schott, qui habitait rue de la Paix et qui avait décidé de ne pas partir. Il voulait rester pour soigner nos bêtes et surveiller la maison. C'est ainsi que nous avons tout quitté en quelques instants. Mon grand-père tirait le traîneau et ma mère la petite charrette avec mon frère, et nous partîmes dans la neige épaisse et par un froid glacial. Mais où allions-nous ?

Il y avait de plus en plus de monde rue de la Gare à Pfaffenhoffen mais aucun train ne circulait. Quelques rares camions chargeaient uniquement les malades et les handicapés. La foule indécise tourbillonnait. Nous devions nous mettre à l'abri derrière le front. On se croisait et on se recroisait. Telle un courant d'air, une colonne se forma en direction de Ringeldorf, au sud de Pfaffenhoffen. Nous lui emboîtâmes le pas en profitant des traces laissées dans la neige par tous ceux qui nous précédaient.



C'était une colonne sans fin qui avançait sans discontinuer dans les méandres ascendants de la route. Avec une seule idée : ne plus subir ce que nous avions enduré depuis deux mois. La colonne traversa Ringeldorf, puis Ettendorf, puis Alteckendorf où un gros canon était en position, avec une cuisine militaire aux abords de la route vers Hochfelden. Des soldats proposaient du café chaud aux errants sans but que nous étions devenus. Dans cet univers blanc il fallait avancer coûte que coûte en redressant parfois le traîneau et en essayant de rester groupés, tels des fourmis sur le chemin de leur ravitaillement.

Nous avons parcouru 14 km avant d'arriver à Hochfelden. Nous avons alors été dirigés vers la cour de la brasserie Météor. En raison de notre immobilité forcée, le froid traversait nos chaussures détrempées et gagnait nos pieds. Une fois à l'intérieur, on nous

servit de quoi calmer notre faim. Nous dûmes aussi remplir des formalités administratives, puis on nous informa que, désormais, seuls les bagages à main seraient autorisés. Nous fûmes donc obligés de nous débarrasser du traîneau et de la charrette que nous avons confiés à une famille qui habitait près de la quincaillerie.

Dans la journée, des camions arrivèrent dans la cour de la brasserie. Nous nous y entassâmes avec nos bagages et partîmes pour la gare de Saverne où nous attendait un train de wagons à bestiaux. Nous le prîmes d'assaut, portant toujours nos baluchons. Le sol était recouvert d'une couche de paille. Les adultes suivaient notre progression par une fente laissée dans la porte.

Accomplir les besoins naturels dans un train en marche était une opération délicate qui exigeait deux personnes ! La porte était entrebâillée pour s'adapter à la taille du « nécessaire ». L'intéressé, homme, femme ou enfant, descendait la culotte ou le pantalon, s'accroupissait, le derrière exposé à l'air glacial, et se soulageait pendant que deux « voyageurs » le retenaient afin de l'empêcher de basculer sur le ballast. Il est évident que, dans de telles conditions, on ne s'attardait pas...

Le froid commença à se faire sentir : j'avais les pieds et les souliers gelés. Quelqu'un me coupa les lacets et entailla le cuir pour que je puisse retirer mes chaussures. On me frotta vigoureusement les pieds afin de rétablir la circulation. Lors d'un arrêt dans une gare de triage, des compagnons d'infortune quémandèrent du « schnaps » afin de ranimer une fillette morte de froid. Il faisait nuit. Des hommes partirent en quête d'un moyen de chauffage et revinrent avec un petit poêle et du charbon récupéré dans le tandem d'une locomotive. Une fois le feu mis en route, les occupants de notre wagon purent, à tour de rôle, goûter à une bouffée de chaleur dans cet enfer de froid. La nuit fut interminable. Le jour venu, le train poursuivit sa route jusqu'à Commercy dans la Meuse.

Nous étions le 23 janvier et nous ne demandions pas mieux que de quitter cette antichambre de l'enfer. Nous allâmes en colonnes jusqu'à un bâtiment qui ressemblait à une école ou à une caserne et où j'ai retrouvé des camarades et leurs familles : René Jungmann, André Kern, André et Lucien Rieffel. Nous pûmes nous délasser un peu, vaquer à nos besoins et faire une toilette sommaire. Toujours en colonne, dans la neige, nous fûmes conduits jusqu'à une salle aux colonnes en fonte où on nous servit un repas chaud.

23 janvier : les Alsaciens découvrent la Meuse

Les réfugiés alsaciens furent répartis en groupes, sans doute en fonction des possibilités d'accueil de la région. C'est ainsi que notre groupe était composé de

familles d'Uberach, de Rohrwiller et de Climbach. Une camionnette non bâchée nous conduisit dans la campagne meusienne recouverte d'un épais manteau

blanc. Le froid vif cinglait nos visages. Nous n'étions plus à une souffrance près. Et puis la camionnette s'arrêta sur la place déserte d'un village : devant nous, une église, à droite la mairie-école, à gauche des granges et des maisons à l'architecture inconnue, nouvelle pour moi. Nous étions à Troussey, attendant l'imprévu. Au bout de quelques instants, nous aperçûmes des ombres qui avançaient vers la camionnette. Nous nous observâmes : qui étaient ces « voyageurs » ? D'où venaient-ils ? Quelle langue parlaient-ils ? Et de notre côté : qui étaient ces villageois curieux, emmitoufflés et muets ?

Quelqu'un prit l'initiative de nous faire descendre de la camionnette et de nous regrouper par familles. Comment choisir ? C'étaient des instants insupportables. Et puis, petit à petit, des groupes s'éloignèrent avec leurs hôtes. La place du « marché » se vida ; tous avaient un toit, de la chaleur humaine et de la chaleur naturelle. Nous avons été accueillis par la famille de Victor Valentin, qui avait deux enfants, Norbert et France. La maison se trouvait dans la rue principale, à côté de celle du forgeron. Nous fûmes quelque peu surpris par le confort sommaire, les gouttières qui traversaient le plafond. Nos hôtes parlaient évidemment français et nous entouraient de leur tendresse malgré leurs moyens apparemment limités.

A partir du 1^{er} février, l'autorité communale nous installa dans une maison rue du Lavoir, à côté de celle des Lacroix. Après notre départ, cette maison servira de dortoir aux prisonniers de guerre allemands qui travaillaient dans les champs. Nous occupions deux chambres équipées de cheminées ouvertes et de mobilier mis à notre disposition par les habitants avec de la vaisselle et du bois de chauffage. Je découvris les « cheminées ». Tout paraissait bien différent de notre cadre de vie en Alsace. Mais, peu à peu, la frontière de l'appréhension se dissipa tant la chaleur manifestée par les habitants était intense.

Les autres familles de la Walck ont été hébergées dans la région de Vaucouleurs-Neufchâteau : à Domrémy, Coussey, Grand... Pour les formalités administratives il fallait aller à Commercy, distante de 14 km. J'y accompagnais ma mère à pied. Elle en profitait pour effectuer des achats de première nécessité. Afin de subvenir aux besoins quotidiens de nourriture, elle faisait des petits travaux (raccordage etc) chez les familles paysannes du village. En retour elle recevait des haricots secs, des pommes de terre, du lard, des saucisses fumées ...

Les jours passaient. Nous n'avions, ni journal ni radio, et pourtant la guerre faisait toujours rage en Alsace du nord. Mon grand-père allait aux nouvelles, les grandes personnes en parlaient tous les jours.

A l'époque, à Troussey, il n'y avait pas d'eau courante, ni à l'évier, ni ailleurs. Avec un broc nous

allions nous approvisionner, quel que soit le temps, à un puits qui se trouvait dans la rue. Le puits n'était pas le seul obstacle sur ces larges « trottoirs » sur lesquels du matériel agricole était entreposé. Devant chaque étable accolée à la maison d'habitation trônait un beau et grand tas de fumier dont la taille était proportionnelle à l'importance du cheptel et, par conséquent, à la richesse de l'agriculteur. Ces tas grandissaient de jour en jour avec le fumier transporté dans de grandes brouettes plates.

Et puis, un jour, ma mère m'emmena à l'école de garçons. Je n'étais pas le seul petit Alsacien, mais malgré tout je subis un nouveau choc : on n'y parlait que le français, langue que je n'avais pas eu encore le temps d'assimiler. Nous étions dans une classe unique, avec un maître dont j'ai oublié le nom. Mon cartable se limitait à une ardoise écornée et un bout de crayon. Assis sur un banc, mes sens en éveil, je subissais et enregistrerais les regards dont me gratifiait régulièrement le maître. Pourtant, en rentrant le soir, j'étais dépité et me disais que jamais je n'arriverais à comprendre ni à parler cette langue nouvelle et j'affirmai à ma mère : « Je n'irai plus à cette école où je ne comprends rien ! ».

Le lendemain, ma mère réussit à me persuader de reprendre le chemin de l'école. Avant de se mettre en rang devant l'escalier de l'école, des élèves allèrent se laver les mains dans l'eau glacée du puits dont la grande roue était visible de l'autre côté de la rue. Devant la porte de la salle de classe, chaque élève devait montrer ses mains au maître, la paume comme le dos. Les mains propres étaient le billet d'entrée à l'école. Il n'y avait pas d'exception à la règle.

Le maître s'intéressa à moi. Il commença par m'apprendre l'alphabet et, jour après jour, des mots, et puis des phrases. Lorsqu'un mot me semblait incompréhensible, il sondait sa mémoire pour trouver le mot correspondant en allemand. Je voyais qu'il y mettait tout son cœur et j'appréciais son effort pour se mettre à ma portée. Le déclic s'était produit et je pris goût à cette perpétuelle découverte.

Nous commençons à nous habituer à la Lorraine. Nous assistions à la messe le dimanche. Un sonneur attitré tirait les cordes, des garçons l'aidaient. Pour le carillon, il montait dans le clocher de l'église. C'était une très vieille église fortifiée qui comportait un puits à l'intérieur et des meurtrières. Le dessus de la voûte était pavé. En cas d'attaque du village, les habitants se réfugiaient à ce niveau.

Munis de tickets de rationnement, nous allions chercher le pain chez la boulangère-épicière, « Madame Berthe », figure symbolique par son envergure, son vocabulaire un peu rudimentaire, son attitude et l'expression de son visage. Le pain était coupé et pesé en conséquence. Tous les produits alimentaires étaient en vrac, solides comme liquides.

Mon frère Albert, 4 ans, allait dire bonjour aux voisins, dont la famille Drouet qui habitait la dernière maison de la rue, à côté de celle des sœurs religieuses. Nos voisins directs, M. et Mme Lacroix, qui n'avaient pas d'enfants, m'invitaient à leur table. Ils me témoignèrent beaucoup d'amour en m'invitant à passer les vacances scolaires d'été à Troussey de 1946 à 1952. C'est ainsi que je devins un enfant du village.

Durant la Semaine Sainte 1945, alors que les cloches s'étaient envolées vers Rome, je participai à la ronde des crécelles avec les garçons du village. Nous défilions d'une extrémité à l'autre de la localité aux heures de sonnerie des cloches. Pour récompenser les enfants de leurs efforts, lors d'une quête, les villageois les gratifiaient de dons en nature ou en espèces. Cela aussi était une nouveauté.

Le temps passait, le printemps avait grignoté la neige de l'hiver. Le village et la nature alentour avaient ressurgi d'un autre monde. Les contours se précisaient ; les méandres de la Meuse et le canal du moulin s'animaient avec les canards et les oies. Malgré ce cadre bucolique, nous entendions, nuit et jour, le sourd roulement des convois militaires franchir le pont au tablier de bois de la nationale 4 à Pagny. La guerre n'était donc pas terminée mais nous n'entendions plus les coups de canon, ni le bruit de la mitraille, et nous dormions dans un lit, au chaud et au sec.

Cependant ma mère et mon grand-père, comme d'ailleurs les autres réfugiés alsaciens, s'interrogeaient sur la situation en Alsace et à la Walck en particulier. Ce n'est qu'avec plusieurs jours de décalage que nous avons appris que le nord de l'Alsace avait été reprise par les Américains entre les 15 et 19 mars. Le soulagement n'était pas visible chez

tous car nous gardions tous en mémoire la raison de notre fuite le 21 janvier et notre arrivée en Meuse, sans fanfare ni trompettes mais avec un accueil qui venait du fond du cœur. Nous préférions tous attendre que la guerre soit réellement terminée pour envisager notre retour en Alsace. Ce moment arriva enfin le 8 mai avec l'armistice qui scellait la défaite définitive de l'Allemagne hitlérienne. Nous pouvions enfin montrer notre soulagement.



Les réfugiés de la Walck ont gardé un très bon souvenir de leur séjour dans la Meuse

Le retour en Alsace

Nous reçûmes un jour un message nous annonçant qu'un autocar affrété par la commune de la Walck effectuerait un ramassage de ses habitants dispersés en Meuse et dans le secteur de Domrémy. Ma mère prépara le baluchon. Mon grand-père s'installa sur un tas de troncs d'arbres en haut de la rue pour être sûr de ne pas rater le passage de l'autocar. Mais la journée se passa à attendre en vain et, le soir venu, nous rentrâmes dans notre refuge avec nos affaires. Le car était-il réellement prévu pour ce jour-là ? Nous nous posions des questions et étions déçus. Et nous reprîmes notre attente.

A force d'attendre, le jour tant attendu arriva à l'improviste. Il fallut nous séparer presque précipitamment de nos voisins qui nous avaient témoigné tant d'amitié. Le voyage du retour se fit en camion, avec les autres familles alsaciennes de Troussey. A la Walck, on nous débarqua avec nos bagages place de

la mairie. Nous avons ouvert les yeux et respiré à fond. Les rues étaient dégagées et propres : plus de trous d'obus, mais les maisons portaient encore les traces des combats et toutes nécessitaient des réparations. La nôtre était toujours debout mais montrait des dégâts importants, ce qui nous replongea plusieurs mois en arrière au moment du départ. Des objets avaient disparu. Mais nous étions vivants et c'était l'essentiel. Petit à petit la vie reprit son cours avec les inévitables privations.

La Walck, octobre 2004

Crédit photographique :

National Archives College Park MD – collection Lise Pommois.
Plaque de Troussey : collection Emile Schott.

Dernières Nouvelles...

Monique Pognon

Animations, conférences et expositions en 2018 Inscrire dans vos carnets !

Visites guidées

• Samedi 26 mai 2018 Découverte historique de Reichshoffen

Du Moyen-âge aux maîtres de forges **De Dietrich**. Quelques aspects insolites et surprenants dans les dédales de la cité, la découverte des témoins d'un riche passé

LIEU DE RENDEZ-VOUS : Tour des Suédois, rue de Wœrth (parking devant la tour à côté du cimetière, derrière l'église) à 14 h 30

• Samedi 9 juin 2018 : Mouterhouse un musée à ciel ouvert

Après une présentation en salle, parcourez à pied les vestiges d'un des plus anciens sites sidérurgiques de la région qui fut un temps la plus importante usine Dietrich. Elles furent détruites en 1945 et jamais reconstruites.

LIEU DE RENDEZ-VOUS : Parking de la salle polyvalente de Mouterhouse à 14h

• Samedi 7 et dimanche 8 juillet 2018 « Reichshoffen en fête »

Découverte de l'histoire du château de Reichshoffen, des Dietrich et de la Schmelz aux 18^e et 19^e siècles.

LIEU : Ile Luxembourg et parc du château à Reichshoffen

• Samedi 15 septembre 2018 Visite commentée des Forges de Jaegerthal

Dans le cadre des Journées du Patrimoine, visite commentée des vestiges industriels de Jaegerthal, berceau depuis 1684 d'une grande dynastie industrielle.

LIEU DE RENDEZ-VOUS : Parking du Restaurant Fischer à Jaegerthal à 14h 30



Conférences

• Victor Klemperer (1881-1960) ou la nazification des esprits par le langage par Pierre Frath, professeur des universités

Le jeudi 12 avril 2018 à 20h dans l'auditorium de la Castine à Reichshoffen

Ce spécialiste en langues romanes a tenu un journal pendant toute sa vie. La partie qui couvre le Troisième Reich est particulièrement intéressante et est citée de nombreuses fois par des écrivains engagés comme Saul Friedlander, Michael Burleigh, Richard J. Evans et Max Hasting dont les écrits concernant cette période sont bien connus. Son père était rabbin et Victor se convertit une première fois au protestantisme, puis retourna au judaïsme pour se reconverter ! Bien qu'ayant une femme aryenne, il ne fut pas exempt de persécutions. C'est donc un témoin essentiel de cette époque qui décrit le nazisme en deux volumes (édition française rare). Il eut tout loisir d'étudier la perversion de la langue allemande utilisée à des fins de propagande et publia en 1947 le livre *LTI – Lingua Tertii Imperii: Notizbuch eines Philologen* (1947) alors qu'il enseignait la littérature à l'université de Dresde. Le titre, en latin et en allemand, signifie : La langue du Troisième Reich: notes d'un philologue.

On trouve des mots récurrents, mais surtout de nombreux euphémismes comme Evakuierung pour déportation, Konzentrationslager pour camp d'extermination... ou des créations de mots et d'expressions. C'est un travail considérable qui démontre la puissance d'une langue qui vise à tromper l'auditoire.

• Les animaux dans la guerre « Le point de vue animal »

par Lise Pommois historienne

Le lundi 15 octobre 2018 à 20h dans la salle polyvalente de Griesbach

Depuis trois ans, le musée historique de Reichshoffen ouvre pendant la période de l'Avent et organise des expositions avec visites guidées pour les scolaires, essentiellement du primaire. Après avoir parlé de Reichshoffen à Noël 1944, nous avons continué avec le thème L'enfant et la guerre, afin de sensibiliser nos visiteurs aux guerres modernes, en particulier la Syrie. En 2017 s'est naturellement imposé le thème Les animaux dans la guerre. Le point de vue « animal », une autre façon d'aborder l'histoire.



Exposition temporaire au musée de Reichshoffen

Par Lise Pommois et Pascal Guth, en novembre-décembre 2018

Suite à une exposition estivale d'art contemporain dédiée à l'œuvre de Pierre Gaucher, le musée présentera une exposition temporaire à deux thèmes : la vie dans les tranchées en 1914-18 et le camouflage. En effet, si le camouflage est courant dans la nature, le camouflage militaire date des années 1914-1918 et est le fait d'artistes renommés. La section de camouflage, créée en 1915, employa 3000 artistes en 1917, comme André Mare, André Dunoyer de Segonzac, Eugène Corbin... ou l'art dans la guerre.

